

industriels, les négociants opulents jusqu'au plus obscur trafiquant, au plus pauvre métier. C'est là ce qui explique les succès des journaux en Europe et aux États-Unis. C'est là aussi ce qui explique les efforts, les prodiges, les merveilles qu'ils font aujourd'hui pour répandre les nouvelles.

Les grands journaux en Angleterre, en France et aux États-Unis ont des courriers particuliers et des correspondants dans toutes les parties du monde. On sait ce que sont les journaux de New-York pour avoir les nouvelles de bonne heure. Ils ont des *pilot-boats*, qui croisent sur les côtes, pour s'emparer de la moindre information et la faire parvenir au bureau du journal. Le *New-York Herald*, le *Tribune* et le *Courier and Enquirer* dépensent plusieurs mille dollars par an pour cet objet.

Mais c'est le *Times* de Londres qui fait les plus grands prodiges. Peu de gens connaissent ce qu'a fait ce journal et les services qu'il a rendus. Durant la dernière guerre avec la France, les propriétaires avaient à leur service, un des plus fins voiliers de l'époque, pour porter leur dépêches, et le plus souvent le *Times* annonçait les nouvelles au gouvernement même.

Nos lecteurs nous sauront gré de leur donner une description de l'établissement du *Times* en 1846. Il est situé dans un des quartiers les plus noirs de la ville de Londres. Quand vous arrivez au *Printing house square*, tout est si sombre et si tranquille que vous ne vous doutez guère que vous approchez du lieu où s'imprime un journal et où se font des affaires, sans exemple dans les annales du monde. Mais bientôt le bruit de la presse à vapeur, et les légions de *newsmen* que vous rencontrez avec des charges de journaux tout frais et humides vous font reconnaître que vous arrivez aux bureaux du *Times*.

Commençons par la *counting house*; c'est une petite bâtisse en brique, à un seul étage, ayant au-dessus de la porte l'inscription : *Bureaux du Times*. *Malle du soir*. Vous entrez : il y a au comptoir 3 à 4 commis qui mettent en ordre et arrangent les milliers d'annonces qui paraissent chaque jour dans le *Times*. Les annonces sont toutes payées comptant. A côté de la *counting house* est la *press room* et l'imprimerie. Il y a là, 3 machines, qui emploient chacune 5 personnes. En ce moment on en monte une nouvelle qui frappera 8000 feuilles par heure ! Il y a quelques années 300 copies par heure, c'était beau, mais le progrès.... Le *Times* frappe par jour 25 à 30,000 copies et quand il y a un supplément c'est le double.

Tout est conduit dans le plus grand ordre aux bureaux du *Times*. Chacun a son département et on ne parle pas dans l'imprimerie. Les employés ne connaissent pas ce qui se passe, ils sont en trop grand nombre et tout est divisé de manière qu'il n'y connaît rien. Le rédacteur en chef n'est pas connu des employés. Il y a au *Times* 120 compositeurs qui travaillent au papier. Quand aux rédacteurs et collaborateurs, ils sont en grand nombre. Il y en a un appelé, *City Editor*, qui s'occupe des nouvelles locales et de la ville ; il y en a plusieurs chargés du département littéraire ; d'autres, de la critique littéraire et musicale ; d'autres aux arts ; d'autres à la politique, aux nouvelles religieuses ; d'autres aux nouvelles étrangères et des campagnes. Enfin il y a ceux qui sont chargés des finances.

A part de tout ce monde, il y a encore des gens qui écrivent à la ligne *penny a liners*, les accidents, crimes et faits divers. Il y a ensuite les *Reporters*, qui sont ceux qui prennent les notes au parlement ; ils sont très-instruits et doivent tout connaître. La seconde classe sont les *law reporters*, qui rapportent les procédés des Cours. Le corps parlementaire des *Reporters* du *Times*, se compose de 20 membres. Ils écrivent en sténographie. Généralement il ne prennent que les discours les plus remarquables, à moins que ce ne soit sur quelques grandes questions ; alors ils rapportent tous les débats. Les *Reporters*, se succèdent au parlement tous les quarts d'heure.

Tout le monde connaît avec quelle rapidité les nouvelles les plus importantes sont publiées par le *Times* souvent plusieurs heures avant que le gouvernement en ait eu connaissance. Nous ne citerons qu'un exemple de cette merveilleuse rapidité.

Lors de la première division dans la chambre des Communes sur les *Corn laws*, un messenger spécial fut envoyé par sir Robert Peel à *Osborne House*, île de *Wight*, avec le résultat du vote pour l'information de Sa Majesté.

Le *Times* contenant tous les débats avec la division, *of course*, fut aussi envoyé par Express à un correspondant à Portsmouth, qui avait un Steamer prêt à traverser le fameux journal, qui fut remis en toute hâte à Sa Majesté. Quand le Messenger de Sir Robert Peel arriva, Sa Majesté lui dit de remercier son premier ministre de sa politesse, mais elle ajouta qu'une demi heure auparavant, elle avait reçu une copie du *Times* contenant tous les divisions !

Parmi les items de dépenses du *Times*, il y en a un que nous mentionnons c'est celui de £12 par semaine pour les cabs qui transportent continuellement les Éditeurs et *Reporters*. Les profits du *Times* par année excèdent £50,000 sterling !

Maintenant que Diable voulez-vous que nous fissions des journaux en Canada, après avoir parlé des premiers journaux du monde ? Ici en conséquence du manque d'éducation, la circulation des journaux est petite, et la publicité des annonces très-restreinte. Le journal ici est presque toujours une entreprise individuelle, et on ne conçoit pas toutes les misères que doit avoir un seul individu à faire son journal. Si le public connaissait ce qui en est, il serait moins exigeant et plus indulgent.

Dans un prochain article, nous parlerons du journalisme en Canada, et de son avenir.

FRANCE.

— Madame la marquise de la Roche-Fontenelle, née de Morard d'Arce,

issue d'une des plus anciennes familles du Dauphiné, vient de succomber à quatre-vingt-deux ans après une longue maladie. Entourée de ses enfants, munie des dernières consolations de la religion et ayant toutes ses facultés, elle a terminé au milieu d'affreuses souffrances, avec la plus entière résignation, une vie toute pleine de souvenirs que conservent ceux qui l'ont connue. Veuve de M. le marquis de La Roche-Fontenilles, lieutenant-général, elle est la dernière des dames qui étaient attachées à S. A. R. Madame Elisabeth de France.

ANGLETERRE.

— Il se forme maintenant à Londres une société, au capital de £200,000, pour la fabrication du pain de froment de première qualité à 4 penny les 4 livres, avec un bénéfice net de 5 pour cent. Il y aurait, pour le consommateur, une économie de 2½d. sur le prix actuel.

IRLANDE.

— Les nouvelles d'Irlande sont de plus en plus désastreuses ; partout la famine et l'émeute, la révolte à main-armée. A Tuam, les paysans sont entrés dans la ville, malgré la lutte désespérée des soldats et des citoyens, et le pillage a été général ; tout le bétail que contenait la ville a été enlevé en plein jour.

Les nouvelles de Dungarvan, du 5 octobre, disent qu'on ne peut plus savoir où s'arrêteront les désastres ; des milliers d'individus n'ont plus pour subsistance qu'un repas de feuilles de choux et un peu de sel dans les vingt-quatre heures. Ils demandent du travail et une paie qui leur permette de nourrir leur famille. On leur a offert 10d. par jour ; ils ont refusé, sur cette somme, au prix où se trouve le maïs, la nourriture la moins chère, est encore insuffisante pour nourrir même un seul homme. Des bandes de paysans armés parcourent le pays et jettent la menace et l'intimidation chez les fermiers, en leur enjoignant de ne pas payer leur rente. Plusieurs arrestations ont été faites ; les soldats parcourent les campagnes toutes les nuits. 700 hommes, militaires, policemen, dragons et cavalerie, campent dans la ville ; mais des rumeurs circulent qu'un corps de 8,000 paysans armés sont arrivés à Basingstoke, à neuf milles de Dungarvan. 500 hommes choisis parmi l'infanterie, les dragons et la police, sous les ordres du général Charles O'Donnell, accompagné de P. C. Howlew, de la marine royale, ont quitté Dungarvan pour marcher au devant de cette bande de paysans. Plaise à Dieu qu'une effroyable collision ne suive pas cette rencontre ! L'agitation des esprits est au comble.

Les nouvelles reçues de Tipperary sont plus mauvaises ; dans les conflits qui ont eu lieu à Castle Connell, plusieurs hommes de la troupe, de la police et des paysans ont été tués. Les détails de cette conflagration générale, où les armes ont été alternativement tirées par les soldats, contre la police, par la police contre les paysans et les soldats ; et par les paysans contre les soldats et la police, sont affreux. C'est la guerre civile avec toutes ses atrocités, ayant pour cortège la famine, la rébellion et la mort.

Chateaubriand. — On lit dans la Presse :

« Nous apprenons que M. le vicomte de Chateaubriand, en revenant d'une visite qu'il était allé faire ces jours-ci à Mme. Récamier, a failli être tué par les chevaux de sa voiture. Il était descendu près du Champ-de-Mars, et il allait remonter dans sa voiture, lorsque les chevaux ont fait un mouvement et l'ont renversé. M. de Chateaubriand reçut dans sa chute une assez forte contusion au cou, et on a eu un moment des craintes sérieuses.

« Nous sommes heureux d'annoncer que ce matin son état ne donnait plus aucun inquiétude. »

— M. O'Connell a adressé une lettre au secrétaire de l'Association du *Repeal* dans laquelle il donne quelques avis aux propriétaires irlandais dans les circonstances fâcheuses où se trouve la population, par suite de la famine. M. O'Connell pense que l'intervention du gouvernement est absolument nécessaire et que les plans adoptés pour procurer des travaux à la classe ouvrière au moyens d'emprunts sont insuffisants et illusoire. M. O'Connell voudrait que les personnes aisées de chaque localité envoyassent des Députés à Dublin afin d'adopter un système complet de secours, auxquels contribueraient le gouvernement et les particuliers. Cette réunion de députés devrait s'adresser au ministère et à la couronne elle-même, pour solliciter la réunion immédiate du parlement. Une demande ainsi adressée ne pourrait manquer de réussir. Du reste, l'association du *Repeal* diminue tous les jours et un grand nombre de personnes demandent leur radiation.

ALLEMAGNE.

Subsistances. — Les craintes de disette ne sont pas moins vives en France et en Allemagne qu'en Angleterre.

Dans les états du Nord, le seigle et la pomme de terre ont totalement manqué. C'est la nourriture ordinaire des populations. On est donc obligé de se rejeter sur le froment, dont l'excédant est destiné chaque année à l'exportation pour les ports septentrionaux de la France. Cela explique la hausse extraordinaire des prix du blé sur les bords de la Baltique, et l'insuffisance des demandes faites sur les marchés de ces pays par le commerce français et anglais.

Mais l'Allemagne méridionale a à son tour les plus vives alarmes. Les gouvernements se sont émus.

Déjà le grand-duché de Bade a décrété la libre importation des grains et des farines étrangères.

Le gouvernement de Wurtemberg, par ordonnance du 14 septembre, a également permis l'entrée, libre de tout droit, des farines et produits farineux étrangers, jusqu'au 1er mai 1847.